

Albert Oehlen

« Je suis un alien très discipliné ! »

ARTS Le peintre allemand a composé un accrochage très musical au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Rencontre avec un artiste abstrait à fleur de peau.

Mince, presque hâve, une certaine nonchalance de rocker fatigué, Albert Oehlen est un peintre phare de l'abstraction allemande. D'une réserve presque à l'ancienne, cet artiste d'une intégrité flagrante parle avec économie, ne cède devant aucun cliché, se questionne sans cesse comme dans ses grandes compositions, ses « *champs de bataille* ». Même lorsque Benedikt Taschen, l'éditeur qui vient de lui consacrer un livre collector, lui déclare son amour de collectionneur de la première heure. Né en 1954, à l'Ouest, cet élève de l'Ossi Sigmar Polke regarde l'actualité nostalgique de l'Al-lemagne avec le même détachement critique qu'il applique à son travail.

LE FIGARO. - **Quelle est votre relation avec Berlin ?**

ALBERT OEHLÉN. - Je viens d'une petite ville allemande, Krefeld, près de Düsseldorf, en Rhénanie-du-Nord-Wesphalie. J'ai vécu à Berlin à 19 ans, au début des années 1970. Berlin-Ouest était alors une ville fascinante, complètement dingue (« *a wild city* »). À l'époque, je ne suis allé à Berlin-Est qu'un seul après-midi, avec un visa d'un jour. L'expérience n'était pas agréable. Rien ne marchait. Il fallait que je change mon argent allemand, la nourriture était infecte, on ne pouvait rien acheter. Sauf si on avait des amis là-bas, si on avait des connexions avec la scène underground, qui était bien cachée; on n'y allait pas pour faire la fête. Berlin-Est était une ville complètement déprimante. J'y suis resté deux heures et je suis rentré en courant à Berlin-Ouest. Je n'habite plus en Allemagne depuis longtemps. J'ai toujours aimé partir dans un lieu qui m'est inconnu, tout redécouvrir, tout reconstruire. J'étais en Espagne quand le mur est tombé. J'ai vu à la télé l'arrivée des voitures est-allemandes, les « *Trabi* ». Je ne peux pas dire que j'étais bouleversé, je ne me sentais pas si allemand, je préférais être de nulle part.

Vous vous sentiez un peu comme un alien ?

Mais je suis un alien ! (*Rires.*) Un artiste l'est toujours, non ? Je suis un alien du type discipliné. Chaque matin, je prépare le petit déjeuner des enfants, je les envoie à l'école et je suis prêt à l'action.

Vous avez étudié avec Sigmar Polke, à Hambourg, dans les années 1970. Un bon souvenir ?

Hambourg était une ville formidable, avec une lumière particulière, propre à la peinture. Sigmar Polke était notre idole. Nous, étudiants des Beaux-Arts, étions ses fans. C'était un professeur ouvert, accessible, qui misait sur l'échange (Ossi Polke avait fui la Silésie à 12 ans avec sa famille en 1953 et a cofondé le courant du « *réalisme capitaliste* » avec Gerhard Richter, NDLR). Un jour, il m'a traité de fainéant (« *lazy dog* ») ! Je ne faisais pas grand-chose. J'ai fait plus. (*Rires.*) Il m'a rendu un grand service en me secouant. Il savait qu'on ne peut pas enseigner comment devenir artiste, mais il m'a appris à utiliser des matériaux de qualité, conseil vital. Il était juste un modèle en lui-même. La façon dont il parle, dont il peint, dont il s'interroge, voilà la leçon. Je ne dirais pas que nous sommes restés amis intimes, mais il est toujours à mes yeux un des plus grands peintres contemporains.

Quelles sont vos grandes références en peinture ?

Tous les peintres de l'expressionnisme abstrait américain, mais aussi français et allemand, que j'ai vus assez tôt en Allemagne. Je me souviens d'un grand Sam Francis, un bon tableau, exposé à Berlin. Et d'un merveilleux Pollock vu à Düsseldorf. Quand vous êtes jeune, vous n'avez pas besoin de tout voir. Il suffit parfois d'un tableau qui fait travailler votre cerveau. Willem De Kooning est mon maître absolu, un peintre vraiment fascinant, tout au long de sa vie. J'ai longtemps été séduit par Dali, son esprit,

ses tours de magicien, même si sa peinture me rend un peu malade aujourd'hui. Les surréalistes m'intéressent toujours par leur capacité à remettre en question les conditions de création d'une œuvre d'art, tout ce brainstorming qui a changé l'histoire de l'art.

Qu'est-ce qui vous influence aujourd'hui ?

J'ai vu une exposition sur l'*action painting* à la Fondation Beyeler, à Bâle, et je me suis dit : « *Quel tableau pourrait-on ajouter à cet accrochage ?* » Cela a influé sur ma façon de peindre : je me suis servi de mes mains, ce que je trouvais ridicule et impensable avant. Dans les années 1980, il y a eu un courant de *wild painting*, où il s'agissait de peindre très vite. J'ai essayé de peindre le même tableau très vite, puis, le plus lentement possible. J'aime cette façon complexe de travailler, c'est à la fois difficile et fun.

Qu'aimez-vous dans l'abstraction ? Sa liberté ?

La liberté est toujours là, de toute façon. J'ai toujours des doutes. Parfois, je pense que c'est grotesque de peindre de façon figurative et logique de peindre de façon abstraite. Créer un tableau traduit un sentiment obscur en moi. Ou me permet d'inventer quelque chose de nouveau. Même si dans les deux cas, tout ne semble être qu'une masse de couleurs.

Quand on en sait plus, on voit ce qui se passe dans le tableau. L'émotion peut suffire, comme en musique. ■
« *Réalité abstraite* », jusqu'au 3 janvier au Musée d'art moderne de la Ville de Paris.